

Faire des livres pour les tout-petits

Interview croisée de Jeanne Ashbé et Bénédicte Guettier

Jeanne Ashbé est venue de Bruxelles pour un projet d'exposition. Bénédicte Guettier a laissé, le temps d'un après-midi, toute la troupe qui répète la prochaine comédie musicale « Trotro fait son cirque ». Toutes les deux nous ont donné trois heures de leur temps pour parler de leur métier, de leurs livres et des bébés qui les lisent...

La Revue des livres pour enfants : Vous faites l'une et l'autre des livres pour les tout-petits depuis une vingtaine d'année. J'imagine que la simple question « comment on fait ? » va vous sembler à la fois naïve et vertigineuse...

Bénédicte Guettier : J'adore analyser tout ce que je remarque, mais je n'aime pas trop le faire sur mes propres livres. J'ai trop peur de perdre quelque chose qui vient comme ça, qui est un peu mystérieux. Je n'ai pas envie de trop creuser. Au moment où je les fais, je ne pense pas à pourquoi, dans quel but je les fais ; tout ce que j'ai enregistré avant se met en place et l'histoire vient toute seule. C'est comme une rêverie, j'ai plein de carnets et je note ce qui me vient. Je l'écris, et je suis surprise. Et à la fin, si ça me fait rire, c'est que ça marche. Parfois je ne sais pas trop quoi en faire. Pour moi, un livre qui est réussi, c'est un livre qui sort comme ça, qui m'est offert comme sur un plateau, qui me surprend et qui me rend heureuse. Mais il y a plein de choses qui m'échappent, que je découvre après.

Jeanne Ashbé : Mes livres aussi sont quelque chose d'intuitif au départ, toujours. J'avance et je découvre des choses. Au début, je ne savais pas qu'expliquer mes livres faisait partie de mon travail. Apprendre à en parler m'a permis d'aller plus loin, de comprendre. Je fais maintenant des livres que je n'aurais jamais fait il y a 20 ans. Cette lecture poétique des images et des textes par les petits m'émerveille. Les deux points blancs, en quatrième de couverture de *Pas de loup*, suffisent à un enfant de deux ans pour évoquer un loup, « Na loup là » ! Je ne soupçonnais pas ces compétences chez un tout petit enfant. C'est cet émerveillement qui me fait avancer, et qui fait que mes livres d'aujourd'hui sont différents de ceux que je faisais au début. Faire un livre, c'est comme ramasser des petites brindilles, c'est plein d'idées, des commencements, et soudain une étincelle va venir allumer le feu, donner du sens à tous ces petits morceaux. Je « vois » des choses, et je les dessine. Pour *Parti...* par exemple, je voyais un fond rouge, un arbre

blanc, un oiseau jaune. Mais ça n'allait pas. J'ai beaucoup dessiné, des oiseaux, des arbres... Un jour, j'ai gribouillé un oiseau au crayon sur un bout de papier blanc. Et ça y est, enfin, j'avais mon oiseau. Fini ce canari qui me faisait tourner en rond, tout s'est mis en place. Et puis le chat : j'avais l'impression que quelque chose manquait. Il fallait une part d'ombre, celle qui habite chaque être humain, même petit. Le chat, c'est cette part de l'enfant, son repli, son agressivité... dans ce vécu de séparation dont parle le livre. Elle est présente dans le livre. Et à la fin de l'album, quand on ne voit plus que la queue du chat, elle est là encore... C'est rencontrer des bébés qui m'a fait comprendre que les enfants pouvaient suivre ça.

Posez-vous des limites à votre travail ? À ce que l'on peut raconter à des tout-petits ?

B.G. : Je ne pense pas forcément à des tout-petits en écrivant. J'écris ce qui me passe par la tête. Mais parfois, il y a un blanc alors il faut que je passe à autre chose. Je peux écrire dix histoires qui n'ont pas de fin, pas de chute. Et en les revoyant un autre jour, toutes les chutes viennent d'un coup et elles peuvent être très inattendues. Par exemple, *Ben Gué dessine comme un cochon*, je l'ai fait pour moi, sans penser à le publier. J'avais ce grand livre de pages blanches qui traînait chez moi, et je voulais faire une sorte de journal sur ma fille qui était toute petite à l'époque. Mais de page en page, c'est devenu tout à fait autre chose. Je ne savais pas où j'allais et voilà où c'est arrivé : une sorte d'affirmation de féminité finalement ! Et Gallimard l'a publié tel quel. C'est comme ça que je travaille. Je ne me censure pas. C'est l'éditeur qui accepte ou refuse de publier un livre, c'est lui qui pose la limite au fond.

J.A. : Moi, je dois bien l'avouer, je suis beaucoup plus lente que Bénédicte... Le début, le surgissement, là c'est pareil, et je ne m'interdis rien. Je conçois mes livres comme une sorte de « conversation » avec des petits enfants, qui sans doute commence à l'intérieur de moi avec ce « quelque chose de bébé en moi qui n'est pas tout à fait achevé »... Ai-je une limite ? Peut-être... Mais elle m'est très personnelle et comment la dire en restant comprise ? Je n'aime pas une certaine réciprocité par les adultes du monde de l'enfance.

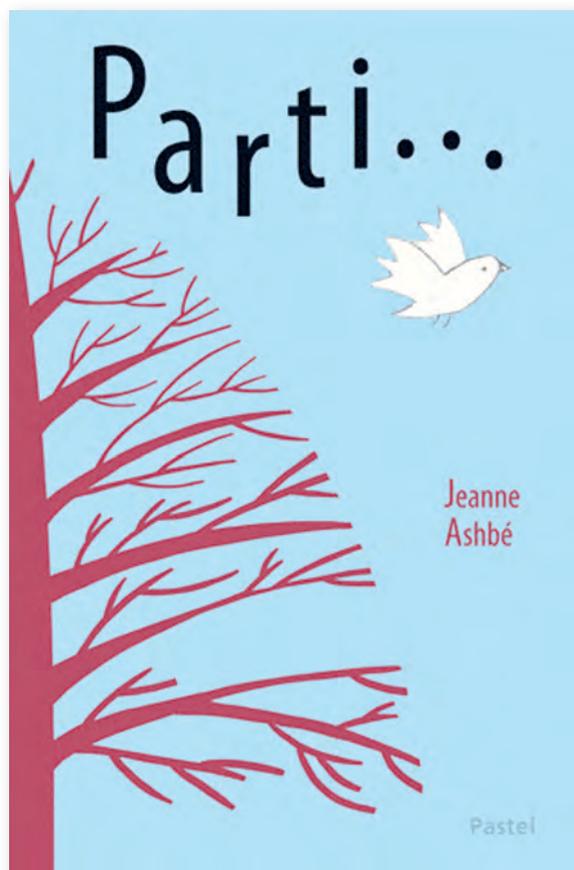
Par exemple, il y a certains livres « pipi caca », pas tous, qui semblent pensés par les adultes pour que « ça marche », mais il y a quelque chose qui me dérangerait là-dedans. La transgression, ça appartient aux enfants, et seulement à eux.

B.G. : Oui mais tu viens de dire que tu avais une part d'enfance en toi, ça en fait partie, non ? Je viens de faire un livre sonore sur les petits bruits du corps. J'ai écouté ces bruits sur une banque sonore, c'était horrible. Et j'ai dit non, ce n'est pas possible. Alors on a travaillé avec des enfants, qui ont réinventé tous ces bruits avec leur bouche et c'était super. L'éditeur voulait que l'on appelle ça « Trotro et Zaza et les petits bruits rigolos », mais non, c'est *Trotro et Zaza et les petits bruits du corps*.

J.A. : Ah, mais ce n'est pas pareil, c'est magnifique ça ! C'est ça la différence : tu t'es approchée d'eux pour les écouter, sans accepter qu'on pense à leur place. D'ailleurs, dans ton travail tu ne laisses jamais une pensée adulte prendre la place de ce jallissement. Et c'est pour cela que tes livres touchent les enfants. J'espère y arriver aussi... Mon seul guide c'est le plaisir que j'ai et qui me fait dire « Mais oui, c'est ça ! ». Mais je ne sais pas pourquoi ! On doit accepter que l'on est en lien avec quelque chose qui est à l'intérieur de nous. « On sait des choses avec nos doigts avant de le savoir avec nos têtes » m'a dit un jour Claude Ponti. Ça m'a fait un bien fou ! Il a légitimé en moi cette place énorme qu'occupe l'inconscient dans notre travail. Mais j'ai besoin de beaucoup de temps pour trouver la voix exacte de ce que je veux raconter.

B.G. : Moi aussi je ressens ce lien, et le besoin d'être fidèle à ça, de défendre ça. Dans mes premiers livres, il y a des moments où j'ai accepté de changer une phrase ou un mot sans être vraiment convaincue et, même si c'était il y a très longtemps, quand je les relis aujourd'hui, à l'endroit où ça a été modifié, je le ressens, je butte. C'est comme un accident.

J.A. : Pour moi c'est la place du texte sur la page, par exemple. Je ne dis pas que ce que je fais est parfait, mais ça a du sens, et j'ai besoin qu'on le respecte. Car pour les petits, tout fait sens, y compris la lettre, qui fait partie de l'image. Mais c'est tellement sensible, tellement inexplicable. Des fois, je suis à la recherche de je ne sais pas quoi !



←
Jeanne Ashbé:
Parti..., Pastel, 2011.

↓
Coucou! (Lou et Mouf), Pastel,
2000.

↓
Attends, Petit éléphant!, Pastel, 2013.



B.G. : Quand je fais mes dessins, je me dis souvent que ça ne va pas du tout. Mais mon principe, c'est que je continue quand même, que ce n'est pas grave, que je les referai après. Cela me rassure et m'évite de me censurer moi-même. Quand j'ajoute les textes qui font aussi partie du dessin et que le livre est fini, je m'en détache un peu et je les vois d'un autre œil.

Au cours de ces vingt ans, une des choses qui a le plus changé dans la littérature pour les tout-petits, c'est l'humour.

J.A. : Ah là, c'est Bénédicte la spécialiste!

B.G. : Le fait de rire, pour moi, c'est important, et je pense que c'est important aussi pour les bébés. C'est un tel plaisir de les voir rire !

J.A. : Je crois que dans mes livres, l'humour vient de deux choses : l'effet de surprise et le décalage entre la pensée adulte et la pensée des petits. Quand on a des petits dans sa vie, c'est comique tous ces décalages ! Ils cherchent à comprendre comment ça marche et ils comprennent de travers. Ça me fait vraiment rire, ça ouvre les yeux sur quelque chose de fabuleux. Il faut réussir à saisir ces décalages et réussir à les restituer dans mes dessins et dans le texte.

B.G. : Les enfants ont souvent beaucoup d'humour de toute façon ! Ils sont incroyables, même tout bébés. Les choses un peu absurdes, décalées, ça les intrigue et ça les fait rire !

J.A. : Ils sont capables d'utiliser l'humour pour prendre de la hauteur avec ce qui leur arrive, dans l'ici et maintenant. Avec l'humour, le jeu, ils vont se débrouiller très vite de choses qu'ils ne comprennent pas encore. L'eau du bain qui se vide les inquiète ? Hop ! Le poisson se réfugie sur le bord de la baignoire et s'enroule dans une serviette ! Ça les fait rire. Et l'angoisse perd du terrain mieux qu'avec une longue explication rationnelle, c'est sûr.

B.G. : Dans un livre il y a aussi tout ce que l'on ne raconte pas avec des mots et pour moi c'est très important. Au moment où je fais mes dessins, je me raconte des histoires, en permanence. Ce sont des histoires dont le texte ne dit rien et qui surprennent. Les petits vont eux aussi se raconter des histoires, chercher des explications, trouver des détails qui les font rire !

J.A. : Nous, adultes, on leur raconte un livre mais eux, ils en font le livre qu'ils se racontent et ce n'est pas le même ! On n'a pas idée de ce qu'ils se racontent mais même si on ne le sait pas, ça se passe quand même.

Assez souvent, les auteurs qui imaginent des histoires pour les petits mettent en scène des animaux à la place de personnages humains. Pourquoi cela ?

B.G. : Ça vient naturellement, en même temps que l'histoire. Il y a des sujets qui sont compliqués à aborder avec des personnages humains. *Trognon et Pépin* par exemple, ça raconte la vie, le temps qui passe. Avec des humains ce serait lourd, triste, mais avec les pommes, ça passe ! Mais la vraie raison, c'est que c'est cette histoire de pommes que j'avais envie de raconter ! L'âne Trotro a surgi un jour, j'en ai fait un livre bien plus tard mais il était évident. Dans les albums, l'animal parfois est un enfant, exactement un enfant, mais pour moi, Trotro ce n'est pas exactement un enfant, je peux lui donner plus de liberté, il va faire plus de choses, partir tout seul, voyager. Ça me libère des contraintes du réalisme. Trotro parle beaucoup avec les animaux par exemple, avec les fourmis, les escargots comme dans *La Rentrée de Trotro*. Il discute avec tout le monde et son champ est beaucoup plus large. Et j'aime bien dessiner des animaux, ça permet de varier mes dessins.

J.A. : Tu as raison, c'est aussi beaucoup une question de dessin. J'adore dessiner les petits humains, c'est touchant, leurs gestes patauds, leur grosse tête, leur gaucherie émouvante. Mais parfois, je choisis de dessiner plutôt des animaux. En fait, si on y réfléchit, quand mes livres s'adressent à des enfants plus grands, je dessine souvent des animaux. Petit éléphant par exemple n'est pas un bébé, il maîtrise déjà bien le langage. Et, comme Bénédicte, je trouve que ça élargit le champ de ce qu'on peut raconter. Par exemple, je laisse au lecteur le choix de répondre à la question de savoir si Grand Eléphant est un père ou une mère. Mettre en scène des animaux permet aussi de jouer avec ce décalage entre la réalité des dialogues et le dessin.

B.G. : J'avais depuis longtemps une idée de carotte assassinée et c'est à partir de ça qu'est né le livre *Les Enquêtes du potager* ! Tous mes personnages

légumes de l'Inspecteur Lapou par exemple, je peux les découper en rondelles, les enfants, non!

Les livres des tout-petits, c'est aussi une grande inventivité des objets. Des découpes, des pop-up, des tirettes... À quel moment la réflexion sur l'objet intervient-elle dans votre travail?

B.G. : Tout vient en même temps! Le dessin, les expressions, le texte, l'objet: tout fait partie de l'histoire et se met à exister ensemble. Quand j'ai fait le pop-up *Les Rêves de Trotro*, on m'a dit: «tu n'as qu'à dire ce que tu souhaites et l'ingénieur papier le fera». Mais je ne pouvais pas avancer comme ça. J'avais besoin de voir mon histoire, qu'elle soit réelle. Je me suis dit tant pis, je fais mon bouquin comme je l'imagine en créant mes propres mécanismes et je le referai en fonction des contraintes du pop-up ensuite. Comme ça, je comprenais ce qui devait se passer et je pouvais le montrer, l'expliquer. C'est avec ça que je suis allée voir l'ingénieur papier. Il a tout repris, tout amélioré, mais il a gardé la cohérence de mon livre. Et finalement, je n'ai eu besoin de recommencer que très peu de dessins. Donc, le livre a pu garder la liberté des dessins d'origine.

J.A. : Dès le début, l'objet-livre lui-même correspond à quelque chose que je veux dire. Par exemple, dans *Pas de Loup*, je voulais que le texte soit «inévitable», que l'adulte soit absolument là pour raconter l'album alors je n'ai pas voulu de livre tout carton. Les angles sont vifs, les pages, même si elles sont solides, ne sont pas en carton, le rabat est plutôt fait pour une manipulation d'adulte. Le livre est «fragile» pour que l'adulte soit absolument présent, qu'il joue son rôle de mise en voix. Et la langue est une des choses qui comptent le plus pour le tout-petit et donc pour moi. Souvent l'adulte est dans la désignation, la description, alors que les enfants aiment la mise en récit, en stabilité, même si la voix change. Ils ont des milliers de choses à découvrir, et dans cet océan inconnu, un livre que l'on connaît par cœur, c'est incroyablement rassurant, quelque chose sur lequel on peut s'appuyer. Ils peuvent aller se balader ailleurs et revenir là en toute sécurité. Enfin, là je suis sortie du sujet! Mais oui, la forme du livre m'importe autant que son contenu, non seulement dès le départ mais aussi tout au long du

travail. Je fais toutes mes maquettes moi-même et je réfléchis beaucoup aux gestes, à la prise en mains par un tout-petit.

Le monde des tout-petits, c'est aussi le monde des héros. «Trotro» pour Bénédicte, «Lou et Mouf» ou «Petit Eléphant» pour Jeanne. Comment ça naît, un héros?

B.G. : Je n'en sais rien! L'âne Trotro a commencé par avoir un nom et ce nom m'est apparu comme une évidence, et puis quelques années après, il est devenu un livre, puis un autre. Ça a marché, alors j'ai continué, ce n'était pas prémédité. Puis, il y a eu les dessins animés, et maintenant, la comédie musicale en partie parce qu'un petit garçon adorait Trotro et a donné envie à son père de le monter en spectacle. Le point de départ c'est la force de ce petit personnage qui s'est imposé à moi. Ce sont les lecteurs qui ont fait le reste.

J.A. : Il y a aussi l'envie de retrouver un personnage qui s'est mis à exister, ne pas le quitter, envie d'en faire plusieurs livres, de le déployer. C'est comme ça que ça s'est passé pour Lou et Mouf. Pour Petit Eléphant, j'ai souhaité donner une structure commune à toutes les histoires, ce qui me donne un fil conducteur, c'est très stimulant. Et les enfants aussi le reconnaissent. Et suivent le fil...

B.G. : Le héros récurrent permet de faire un livre différent avec une permanence encore plus forte. Mais que ce soit avec un héros commun ou pas, pour moi, il y a une continuité d'un de mes livres à l'autre. À eux tous, ils composent un ensemble.

Le livre pour les petits est une pièce qui se joue à trois. L'adulte médiateur, l'auteur et le petit lecteur. Comment envisagez-vous cet adulte?

B.G. : Sur les salons, on découvre à quel point on pénètre chez les gens. Parfois des parents arrivent pour faire dédicacer un livre tout abîmé, et l'enfant en question a déjà 18 ans. Les moments passés autour des livres sont des moments très importants. On marque les enfants mais aussi les parents. C'est dans ces rencontres-là que l'on se rend vraiment compte de ce que l'on fait.

J.A. : Et aussi de quoi sont capables les enfants. Quand on fait un livre, on ne sait pas tout ce qui peut se passer après. Ça ne nous appartient pas... et c'est formidable quand on nous le raconte!

B.G. : Moi je fais confiance à l'adulte qui va lire le livre. Ils perçoivent bien ce qu'on a voulu dire, mais ce qui s'ajoute au livre au moment où l'adulte s'en saisit, c'est la fantaisie de chacun. Il y a plein de choses qui se passent. L'enfant et le livre, l'adulte et l'enfant, l'adulte et le livre. Et les enfants font leur choix, ce sont nos meilleurs ambassadeurs!

J.A. : Tu as raison, c'est très souvent par les enfants que les livres circulent. Leur enthousiasme suffit à contaminer leurs parents et à faire le succès des livres! Mais c'est l'adulte qui rend possible la rencontre entre le livre et l'enfant, surtout chez le tout-petit. Pour tourner les pages, mais aussi pour lui donner la « musique des mots ». On a besoin de l'adulte pour ça. J'essaye de lui proposer un texte qu'il aura du plaisir à lire. En le laissant ajouter sa propre musique toutefois car chacun, chacune, aura la sienne.

B.G. : Au début, on me disait de ne pas écrire à la main, parce que ce serait moins apprécié par les adultes justement. Il a fallu que je défende que mon écriture faisait partie de mon dessin. Finalement elle s'est imposée.

Au fil de ces vingt ans écoulées, le contexte dans lequel vous évoluez a changé, et vous aussi vous avez changé. Quel regard portez-vous sur ce petit rétroviseur?

J.A. : Depuis le début, je marche sur deux chemins : le quotidien des petits et une approche plus ludique, plus graphique. Mais ce qui a changé c'est ma conscience des compétences insoupçonnables des bébés. Je suis fascinée et interpellée par la puissance de leur pensée, leur liberté, c'est tellement fabuleux!

B.G. : Au début, je faisais de la pub, du textile... je trouvais cela intéressant mais je ne comprenais pas bien le sens de ce que je faisais. Mon premier livre, c'était un peu comme une blague mais pourtant ça a été immédiat. Je me suis sentie à ma place. J'étais là où je devais être. Et c'est maintenant que j'arrive à voir la cohérence de ce cheminement.

Et si on élargit le champ de ce rétroviseur pour y voir le contexte plus vaste de ces vingt dernières années?

J.A. : La phrase toute simple, titre d'un livre de Marie Bonnafé, *Les Livres c'est bon pour les bébés*, a changé beaucoup de choses. Maintenant, cette évidence a fait son chemin. On entend plus rarement un adulte dire que son enfant est trop petit pour avoir des livres. Il y a davantage de livres pour les tout-petits. On en trouve dans tous les lieux d'accueil de la petite enfance, c'est devenu naturel. En même temps, la vie quotidienne a changé. Les bébés ont une vie très agitée, et c'est peut-être pour cela que les livres prennent une place privilégiée dans ce tourbillon au quotidien.

B.G. : Même si les enfants très très petits savent parfois faire fonctionner un smartphone ou une tablette, un livre peut les fasciner toujours autant. Moi aussi je ressens ça et je pense que pour les enfants c'est pareil, tenir un vrai livre, c'est irremplaçable, cela procure un vrai bien être. Et ces livres tout mâchonnés que l'on nous demande parfois de dédicacer, c'est bien ça, non? L'objet lui-même fait du bien, il apaise.

J.A. : On parle beaucoup des tablettes. J'espère que l'on va réussir le pari, pour les petits en tous cas, de faire exister côte à côte le livre et la tablette : il y a un temps pour l'un et un temps pour l'autre. Mais ce n'est pas facile pour les parents : ce sont de nouveaux défis d'éducation et on a beau savoir beaucoup de choses, il faut trouver son chemin.

B.G. : Je n'ai encore rien fait pour tablette, mais j'aimerais bien trouver un projet qui aurait du sens sur ce support. Il y a des choses intéressantes à proposer. J'aurais des milliers d'idées!

Y-a-t-il aujourd'hui des choses qui ne sont plus possibles?

J.A. : C'est plutôt le contraire! Par exemple, la représentation du couple parental comme pouvant être homoparental, les familles recomposées. C'est davantage possible qu'avant. J'ai l'impression que ça s'ouvre. On est en train de faire entrer des nouvelles façons de s'aimer dans nos livres.

B.G. : Moi ce n'est pas tellement là que je sens la différence. J'ai l'impression d'avoir fait les livres que j'avais envie de faire. Il y a 20 ans, j'ai fait *Le Papa qui avait dix enfants*, et ma liberté d'action ne me semble pas si différente aujourd'hui. Ce qui est plus compliqué ce sont tous les règlements de sécurité pour les livres-objets. Il y a un équilibre à trouver.

Ce besoin de sécurité a infiltré tous les domaines. Comment on jouait, nous! Avec mes frères et sœurs, on allait tous à vélo par la route de Saint-Malo à Cancale, à la queue leu leu, tous les cinq! Il y avait sans doute moins de voitures à l'époque, mais aujourd'hui ce serait inimaginable!

J.A. : Nous, avec nos aînés, on avait une fourgonnette 4L et on y laissait dormir les enfants pendant qu'on allait écouter du jazz dans une boîte. On se disait que ça faisait des supers antivols! À Amsterdam, tu te rends compte? On irait en prison aujourd'hui!

B.G. : Nous on était sept dans la voiture, ma maman, à l'avant, avait les jumeaux dans les bras et mon père fumait comme un pompier! Bon ça, c'est pas mal que ça ait évolué!

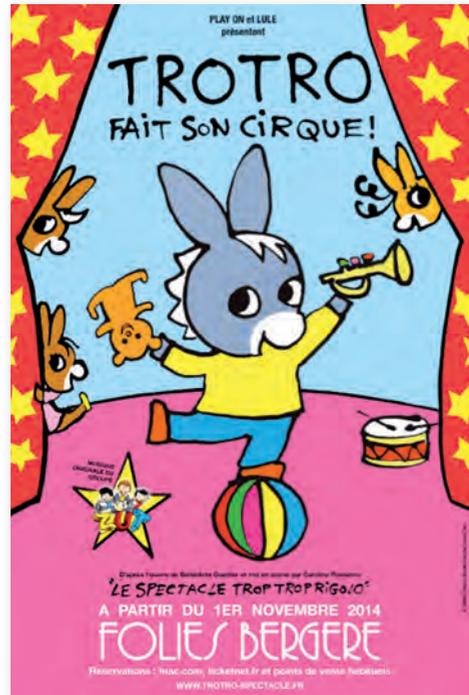
J.A. : L'humain s'adapte à son environnement. La part du mouvement dans l'enfance se réduit, nous on grimpeait aux arbres, on jouait aux cow-boys et aux Indiens. Mes enfants ont joué à tout ça mais avec des Playmobils. Et maintenant, il y a des enfants qui ne le font plus qu'avec des tablettes, avec une activité motrice encore plus réduite. Mais ça se passe quand même, l'enfant se développe de toute façon. Il ne faut pas diaboliser le futur. Il faut voir les choses s'enrichissant les unes les autres, dans une démarche adaptative. Ne pas rentrer dans des discours manichéens parce qu'ils provoquent des crispations, qui bloquent, qui sont excluantes.

Pour conclure avec justement cette ouverture vers le futur, j'aimerais que vous me recommandiez un jeune auteur qui vous émerveille.

J.A. : Adrien Albert! Je suis comme un enfant devant ses livres même si je ne sais pas bien en parler. *Au feu petit Pierre*, c'est magnifique. C'est un vrai raconteur d'histoires et il a un rapport à l'enfant qui me touche. Ce n'est pas quelque chose que je retrouve dans tous les livres que je vois. Il y a aussi une jeune illustratrice suisse qui habite Bruxelles, Fanny Dreyer. J'aime beaucoup son travail, très sensible et je suis sûre qu'elle a des choses à dire...

B.G. : Moi j'attends le prochain livre d'Hélène Riff. J'adore son travail et je sais qu'elle a du mal à sortir ses livres, à en être satisfaite. Elle refait et refait sans cesse. Mais je l'attends... ●

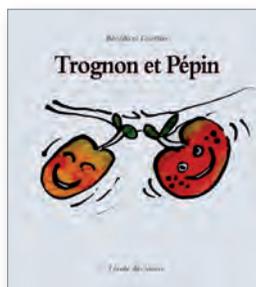
Propos recueillis par Marie Lallouet le 17 octobre 2014.



↑
Affiche de la comédie musicale
Trotro fait son cirque
aux Folies bergères,
depuis le 1^{er} novembre 2014.

↓
Jeanne Ashbé: *Au revoir!*, Pastel,
1998.





Bénédicte Guettier

Ses cinq livres préférés

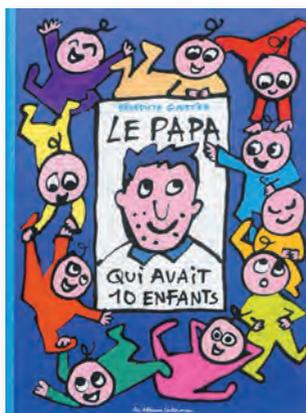
Trognon et Pépin
(L'École des Loisirs, 1992).

Ben Gué dessine comme un cochon
(Gallimard, 2000).

Le Papa qui avait 10 enfants
(Casterman, 1997).

Les Rêves de Trotro
(Gallimard-Giboulées, 2012).

Le Tour du monde de Trotro et Zaza
(Gallimard- Giboulées, 2014).



Jeanne Ashbé

Ses cinq livres préférés

Non!, 2008.

Parti..., 2011.

Pas de loup, 2012

Lou et Mouf: Boum! Bam! Boum!, 2012.

Attends, Petit éléphant!, 2013.
(tous publiés chez Pastel).

